

RAHAL

La journée, j'écoute du rock ou de la musique arabe, mais la nuit, toujours du jazz. La radio passait une chanson d'Ella Fitzgerald, on a évoqué Cole Porter et il s'est mis à fredonner « Every Time We Say Goodbye ». C'était lent, fragile. Et presque inaudible. J'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur : non, ce type n'était pas ivre, il y avait juste ses yeux verts d'ombre qui brillaient. Pas quelqu'un de désespéré, sinon je ne l'aurais pas laissé comme ça à l'entrée du pont. Qu'est-ce qu'on sait des gens ? Ce qu'on sent. Dans mon métier, on apprend vite à deviner à qui on a affaire.

Il a réglé la course, est sorti en sifflotant et, sans se retourner, il a soulevé son chapeau en guise d'adieu.

JEAN-MARC

Ce que l'on peut faire, seul, un soir anormalement glacial de novembre, sur le Pont de pierre... Observer la Garonne en attendant minuit ?

J'ai rencontré le chauffeur de taxi qui était venu le chercher au restaurant après notre soirée, il n'a pas hésité. Soren lui aurait dit : « Au Grand Hôtel, s'il vous plaît. » C'est de là, effectivement, que Soren m'avait appelé la veille pour m'annoncer qu'il était de passage à Bordeaux et proposer qu'on dîne ensemble.

Arrivés sur les quais, il avait demandé au chauffeur de le déposer près de l'entrée du pont. Ce dernier lui avait signalé que son hôtel était dans la direction opposée, que le pont menait à La Bastide. « Je sais. Juste une petite balade, prendre l'air du large. » Il faisait froid, l'homme lui avait offert de l'attendre. « C'est très aimable mais, la nuit, on ne sait jamais à quel point un pont peut être long », aurait répondu Soren en souriant. Et il avait réglé la course et quitté la voiture. La formule avait troublé le conducteur du taxi – Soren a souvent déconcerté les gens avec ses drôles de réponses... – et l'homme, un instant, avait suivi des yeux la silhouette s'engageant sur ce pont qui enjambe le fleuve depuis bientôt deux siècles.

Quelques minutes plus tard, en route vers le centre, il avait réalisé que son client avait laissé sa serviette sur le siège et était allé déposer celle-ci à la réception de l'hôtel. S'y trouvaient un téléphone allumé, un stylo à plume, une liasse de feuilles de papier – vierges, sauf la première, qui portait des signes griffonnés à l'encre bleue. Un gribouillage pour lancer le stylo ? Ou un dessin. Celui qu'aurait tracé un enfant pour mimer la mer : quelques vagues.

Au fond d'un tiroir, le téléphone a sonné. Plusieurs fois.
La réceptionniste l'a mis en mode silencieux.
Personne n'a revu Soren depuis ce soir-là.
Un mois pour traverser un pont, c'est long.

THOMAS

Six semaines... Six semaines, ce n'est pas suffisant pour parler de disparition. D'ailleurs, on ne disparaît pas. Légalement, on est absent. Et pour qu'une personne soit officiellement considérée comme absente, il faut compter cinq années après un premier jugement de « présomption d'absence ». En Belgique du moins. Cela nous mènerait fin 2022... En France, il faut dix ans. Parce que le territoire est plus vaste ? C'est moi qui ai posé la question à Patrick, mon beau-frère juriste. Il a souri.

Des recherches ont été menées. Modestement. « Un étang, on l'aurait sondé, mais la Garonne... », m'a dit le vieil ami bordelais de Soren – la dernière personne à l'avoir vu, à l'exception d'un chauffeur de taxi. Il a ajouté :

— Il y a des corps qu'on ne retrouve que deux ou trois mois après.

— Et des gens qui disparaissent et qu'on ne retrouve pas ?

— Environ dix mille sur les quarante mille qui se volatilisent chaque année en France...

Quand je suis né, en 1971, Soren avait douze ans. Jusqu'à son entrée à l'université, il a été comme un père pour moi. Ensuite : un feu follet. C'est seulement après le décès de notre mère nous avons renoué un contact régulier.

Je ne peux pas imaginer Soren se jetant du haut d'un pont. Impossible. Et pourtant Stéphanie me l'a rappelé : « Thomas, toutes sortes de choses peuvent se produire auxquelles on ne s'attendait pas. Tu le sais, c'est toi, le prof d'histoire. » Connaît-on vraiment les gens ? Non, évidemment, quand bien même on ferait le récit complet et minutieusement détaillé de leur vie. Stéphanie a réfléchi un moment avant de me dire ceci : « On n'a jamais

que des fragments de ce qui se passe dans le cœur et la tête des gens, des échos. » Puis elle s'est tue avant d'ajouter : « Sauf dans l'intimité... Et encore, pas toujours ! »

Non, je ne peux pas imaginer Soren sautant d'un pont dans l'eau froide d'un fleuve. Mais je l'imagine sans peine marchant comme un funambule sur la rambarde, en pleine nuit, balançant ses bras tel un oiseau ses ailes, pour le plaisir, comme s'il volait. Oui, cela je le vois. Soren en vol.

SYLVIE

Quand je pense à Soren – et ça m’arrive assez souvent, ce qui est plutôt curieux quand on considère que je ne l’ai plus vu depuis près de cinquante ans... Un demi-siècle ! C’est inouï ! À l’époque, enfants, on peinait à compter si loin, à imaginer ce que seraient nos vies. On n’y pensait peut-être même pas, on se disait seulement que tout serait si différent, que les voitures voleraient en escadrilles et qu’on ne se nourrirait plus que de pilules multicolores... En attendant, les années passaient avec la lenteur des escargots.

Quand je pense à Soren, donc, c’est toujours la même image qui me vient à l’esprit : celle d’un petit garçon maigre, en culottes courtes, été comme hiver, aux cheveux noirs et raides un peu trop longs, aux yeux si grands qu’ils lui mangeaient la figure.

Dans la cour de récréation, c’était le seul garçon qui jouait avec les filles, c’était aussi la seule personne qui jouait avec moi, – apparemment, j’avais déjà un problème avec les gens – à la marelle, à la marchande, au mariage aussi, parfois.

Un jour, sans le lui dire, j’avais *emprunté* à ma mère sa belle étole soyeuse et chamarrée venue d’Inde. À la récréation, ainsi parée, je faisais avec Soren, main dans la main, une lente procession nuptiale au fond de la cour, derrière les balançoires, lorsque l’étole s’était malencontreusement accrochée dans les branches des buissons... À la sortie de l’école, ma mère, qui m’y attendait comme chaque jour, avait constaté l’emprunt et, atterrée devant la sinistre déchirure du tissu si fragile, avait commencé à me gronder vertement, affirmant que les voleuses finissent toujours mal. Soren, alors, s’était accusé !

Jamais je n’oublierai cet instant. Malgré la vie qui court et qui brasse tout, les rencontres, les bons choix et toutes mes erreurs,

Soren, c'est le plus tendre souvenir de ces années anciennes,
les plus belles peut-être.

LAURENT

Depuis quelques jours, cette chanson me tourne en tête. *There's a sparrow on my roof, Who manages to stay aloof, And go about his daily business, Much the same as me.** Elle me rattrape à l'improviste, n'importe où. Je sais d'où elle vient, de l'album d'un groupe anglais confidentiel des années 1970, Stackridge. Nous l'avions écouté en boucle, Soren, moi et deux amis, en jouant aux cartes tard dans la nuit, un été où il avait fait très chaud et où personne n'avait envie d'aller dormir. Plusieurs chansons de ce disque, les plus délicates, se sont gravées dans ma mémoire, allez savoir pourquoi, alors que tant d'autres de cette époque se sont volatilisées. Elles étaient les témoins d'un cap que nous allions bientôt franchir, à tout jamais. Elles nous disaient que le temps passe, c'est son job, et qu'il nous emmène, pas question de résister. Il va falloir grandir, partir, un jour, on ne sait pas quand, on ignore comment. Et la vie allait nous séparer, nous qui étions les meilleurs amis du monde, ça ne prendrait pas de longues années, nous le sentions, sans le savoir j'étais sur un chemin qui allait me mener à Paris puis à Londres, pour régler des problèmes informatiques de plus en plus complexes – et absurdes peut-être mais on me payait trop bien pour que j'émette une opinion – avant que je me remarrie et que je me pose dans la banlieue bruxelloise, où je songe aujourd'hui au moineau de la chanson, perché sur le toit, un peu comme moi, un peu comme nous... Sauf que Soren est tombé, semble-t-il. Cela m'arrivera un jour, aucun doute là-dessus.

* « Il y a un moineau sur le toit / Qui s'arrange pour rester à l'écart / Et faire son petit boulot / Tout comme moi. » Andy Davis, « The Indifferent Hedgehog ».

Nous avons échangé des lettres, des cartes postales, quelques coups de téléphone au fil du temps, puis nous nous étions revus, il y a une demi-douzaine d'années, lorsque j'étais revenu en Belgique, et je m'étais dit qu'il n'avait pas changé. Toujours le même rêveur. Mais un rêveur passionné, plein d'enthousiasme. Il s'était plus d'une fois planté, il ne s'en cachait pas... Mais comme par magie, il renaissait, animé par d'autres projets. Inconscient ou persévérant, l'ami Soren ?

« On pourrait parfois se demander ce qu'il cherche... », avais-je confié à ma femme lorsqu'elle l'avait rencontré pour la première fois. Elle avait simplement répondu : « Je suppose qu'il avance sur son chemin, comme tout un chacun. »

Ce soir, au dîner, quand je lui ai annoncé qu'il avait disparu, elle a failli dire quelque chose mais elle s'est tue. Parce qu'il n'y avait rien à dire ? Moi aussi j'ai gardé le silence. Mais plus tard, elle m'a posé une question : « Un drôle de prénom, quand même, Soren... Ses parents venaient de Scandinavie ? » Alors, j'ai rassemblé mes souvenirs – j'ai toujours eu une excellente mémoire, même des détails, et jusqu'ici elle est restée vive – pour lui raconter ce que je savais de mon vieil ami. Son prénom et sa connaissance de la langue de Shakespeare, il les devait à son grand-père maternel, Thomas Sorensen, un chapelier anglais d'ascendance danoise qui s'était installé à Bruxelles quelques années après la Première Guerre mondiale. Il avait ouvert une boutique, avait fini par épouser sa vendeuse préférée et il n'avait plus quitté la Belgique. Sans grand effort, les pièces du puzzle sont venues les unes après les autres. Je n'avais pas pensé une seule fois au vieux Sorensen en plusieurs dizaines d'années mais tout d'un coup il était tout à fait là. La fin de sa vie, il l'avait passée dans la maison des parents de Soren. Ou étaient-ce eux qui s'étaient installés chez lui ? Il était veuf, très maigre et en mauvaise santé. Soren m'avait raconté qu'à

dix-huit ans, il avait failli mourir dans les tranchées et qu'il ne s'était jamais vraiment remis. Comme il voyait de plus en plus mal, dès qu'il avait su lire, Soren lui avait fait la lecture. En anglais ! Les poètes romantiques, Keats, Byron, Shelley... Et Dickens. Ça marque, à cet âge-là. Un jour, il m'a dit en souriant : « J'ai eu trente ans au XIX^e siècle avant d'en avoir dix au siècle suivant. »

Soren en avait onze quand son grand-père est mort, facile à retenir, mon père avait succombé à un infarctus un mois plus tard... J'étais fils unique, Soren, c'était comme mon frère.

C'est le vieux bonhomme qui lui avait appris à jouer du piano. Sans la moindre méthode, je crois. En tout cas, après son décès, quand Soren avait suivi des cours, de solfège notamment, il avait eu beaucoup de mal à respecter les consignes de sa prof. Je me souviens qu'un jour, arrivé en avance, j'avais entendu, à travers la porte, la voix de cette dame : « La position de ton corps est absurde, celle de tes mains ne l'est pas moins, et comment comptes-tu jouer correctement un jour en posant tes doigts comme ça sur les touches ? » Pas étonnant, les mains du grand-père étaient terriblement déformées par l'arthrose, ça me faisait d'ailleurs un peu peur. Mais j'allais le saluer avec plaisir quand j'étais chez eux, c'était un homme qui ne ressemblait à personne et il était très aimable. Soren passait beaucoup de temps avec lui, plus qu'avec ses parents, je crois. La mère de Soren avait une étrange relation avec son propre père, elle s'inquiétait toujours pour lui et en même temps j'avais l'impression qu'elle lui en voulait.

C'était un monde à part, la famille de Soren. Son père, on le voyait peu, il travaillait beaucoup, ses affaires marchaient bien – une mine d'or à l'époque, les travaux publics, j'ai compris ça plus tard, surtout avec quelques relations dans le monde politique –, je me souviens qu'à ce moment-là j'aurais aimé que mon père ait une aussi belle voiture, avec des sièges en cuir, et une

cave à vin, et de beaux costumes. Plus tard, j'aurais juste voulu qu'il soit encore vivant... C'était un homme imposant, le père de Soren. Et volumineux ! Son abdomen proéminent, son cou qui avait l'air d'un pneu surgonflé... Lui, il me faisait vraiment peur. Il avait toujours raison, d'office, et avait une façon très particulière, si vous n'étiez pas de son avis, de vous toiser avec un peu de pitié avant de vous gratifier d'une sorte de sourire. En classe, nous avions seize ou dix-sept ans, le prof ayant demandé ce que nous avions envie de faire dans la vie, Soren avait répondu sans hésiter : « M'asseoir par terre et jouer de l'harmonica. » Monsieur Dutoit avait réagi froidement : « Votre père est-il au courant de ce grand projet ? » Soren avait dû lui lancer son long regard noir, qui signifiait qu'il valait mieux ne pas insister... Notre prof s'était tourné vers l'élève suivant. Après le cours, Soren, tout pâle, m'avait dit : « Je ne sais pas ce que je veux faire de ma vie, mais je sais très bien ce que je ne *veux pas*. »

Physiquement, le frère de Soren ressemble un peu à leur père aujourd'hui, il a quasi la même opulence – mais en version modeste et bienveillante. Tout le contraire de Soren, sec comme son grand-père, le vieux chapelier.

*Dancing music, music sad, Both together, sane and mad...**
Ces deux vers de Keats, je les ai lus il y a cinq ou six ans, calligraphiés sur un mur du couloir menant à son bureau. Ce jour-là, je n'ai pas pensé à l'étrange maison d'autrefois où j'avais passé tant d'heures, je n'ai pas pensé au piano sur lequel Soren jouait « Lady Madonna », dans la pièce où avait vécu son grand-père. Mais ce soir je pense à tout cela. Et à un pont. Je ferme les yeux.

* « Musique à danser, musique à pleurer / Les deux mêlées, sages et folles... »

Je ferme les yeux et, dans le noir, je n'entends pas l'eau qui coule, je n'entends pas le vent qui souffle. J'entends des pas.

CHRISTIAN

Il ne se prenait pas pour n'importe qui, si vous voulez mon avis. Six ans, je l'ai côtoyé, ça compte. Toute l'école primaire dans la même classe !

Bon... du charme, il en avait, mais il était chiant à se croire supérieur. Il ne partageait aucun jeu avec nous, il préférait lire ou jouer seul, seul ou avec les filles... Oh, ça me rappelle cette histoire... qu'est-ce qu'on avait ri... ! C'est marrant que je m'en souvienne aussi bien. On avait quoi, six ans, sept ans ? Mademoiselle Janssens avait sorti la pâte à modeler, on était censés fabriquer des fleurs ou Dieu sait quel truc ridicule pour la fête des mères. Il y avait cette fille, Natacha, non, Nathalie, toujours pâle, à se torturer les doigts. Je suis venu à côté d'elle, j'ai ouvert mon pantalon et j'ai mis mon petit oiseau sur la table en lui demandant de le tripoter... comme la pâte quoi, d'en faire un truc... c'était trop drôle, les copains se poilaient, et Nathalie avait sa vilaine figure, elle tremblait, cette idiote, et là-dessus voilà que Soren me fout une beigne ! Aucun sens de l'humour ! Mais l'institutrice n'avait rien vu, et c'est lui qu'elle a puni. Là, on a vraiment rigolé.

La petite photo dans le journal, c'était Soren, pas de doute, il n'avait pas changé. Ce regard... On fait la star, oui, et on se retrouve le bec dans l'eau.

ARNAUD

« Soren, ton copain d'enfance qui avait monté des pièces aux anciennes casernes... ? Non, je confonds, mais je vois qui c'est, il bossait au Musée du Cinéma. Non? Alors, je ne vois pas. Qu'est-ce que tu disais ? Il a eu un accident ? »